

## Comptes rendus sur l'Histoire au temps d'Eltsine.

CLT, Numéro 58, septembre 1996.

Tout le monde est en principe informé aujourd'hui de la déformation que firent subir à l'histoire Staline et les historiens à son service. Je dis « *en principe* » car je n'oublie pas qu'il n'est pire sourd que celui qui ne veut entendre et que, sur le terrain de l'histoire soviétique aujourd'hui, il ne manque pas en France de commentateurs et d'observateurs sourds.

L'ampleur des falsifications, fabrications et mensonges était telle cependant que leur dynamitage donna ipso facto un exceptionnel crédit à tout ce qui fut dit et écrit presque aussitôt : on se souvient des dérisoires tentatives de barrage de Gorbatchev et de l'avalanche des travaux d'historiens jeunes et vieux dans un tout premier temps.

En fait, le poids de la nouvelle situation au sommet se fit bientôt sentir : ce qui est écrit avec la bénédiction des dirigeants au lendemain d'une ère de mensonges énormes n'est pas forcément la vérité. Il faut probablement ajouter « *au contraire* ».

Dans la mesure où ce n'est pas, disons, une démocratie politique et sociale qui a succédé en ex-URSS à la dictature totalitaire de Staline et de ses rejets politiques, cela n'a évidemment rien d'extraordinaire. Les nouveaux maîtres devaient obligatoirement prendre leurs distances à l'égard de l'ancien, tenter de rompre aux yeux des nouvelles générations leurs liens de dépendance, de vassalité et de complicité, bref leur filiation avec le tout-puissant Gensek, le secrétaire général.

La conséquence est que l'histoire qui fleurit dans les librairies dans les lendemains d'imposture démasquée n'est pas forcément une histoire de vérité, mais le plus souvent celle d'une imposture aménagée. Ainsi en fut-il sous Nikita Khrouchtchev. Ainsi en est-il plus encore sous le nouveau « *tsar* » Boris Eltsine.

Ce qui est vrai de l'ex-URSS en général est vrai aussi des pays qui furent ses vassaux. Il serait intéressant de voir par exemple comment Walter Ulbricht, maître de son parti sous Khrouchtchev et ses successeurs, a récrit l'histoire du stalinisme allemand et comment ses fonctionnaires en matière historique ont dégage sa responsabilité, réelle, la répartissant arbitrairement entre Staline, lui-même, et certaines de ses victimes, comme Heinz Neumann.

De façon générale l'histoire de l'ère khrouchtchévienne réussit à masquer presque totalement le rôle des « *fidèles lieutenants* » et des « *frères d'armes* » de Staline, par exemple dans la grande purge et le massacre des années trente, où les bureaucrates survivants sont devenus des hommes qui « *ont bien failli être victimes de Staline* » -- et qui donnent à ce titre des témoignages pris en compte par certains historiens occidentaux.

On aurait tort cependant de transposer mécaniquement et sans d'infinies précautions l'histoire soviétique du temps de Khrouchtchev et l'histoire russe du temps de Boris Eltsine. Entre les deux, il s'est écoulé plusieurs dizaines d'années et des changements politiques et sociaux qui n'ont pas encore été appréhendés. Cela se mesure facilement au fait que l'histoire américaine de l'Union soviétique du temps de la Guerre Froide, devenue hier et avant-hier totalement obsolète, connaît, malgré les « *terrifiants pépins de la réalité* », une vogue indéniable chez les éditeurs et dans la grande presse.

Le fait qu'il s'agisse d'une histoire médiocre autant que systématiquement faussée peut-il à lui seul expliquer sa résurrection ? Bien sûr que non, pas plus que l'invocation des « *révélations des archives* » qu'invoquent ceux qui, à défaut de lecteurs, recherchent des croyants prêts à payer : pour ceux-là,

l'essentiel est d'affirmer, comme le démontre l'ahurissante réponse d'un historien à un lecteur sceptique, dans une revue d'histoire de grande diffusion, sur la « *manipulation* » des intellectuels :

« *Cette lettre est malheureusement symptomatique de l'état d'esprit d'une partie de l'opinion française qui refuse de voir les choses en face, telles qu'elles sont révélées par les archives de Moscou* »

Révélations et arguments d'autorité seraient-elles les deux mamelles nouvelles auxquelles se rattache le genre littéraire nouveau de cette école ancienne ?

Parmi les autres facteurs d'explication de ce changement, il faut mentionner, en le soulignant, le rôle des dollars. Le billet vert est devenu un facteur capital de l'historiographie. Il est le droit d'entrée nécessaire pour l'accès à certaines archives dites « *fermées* » et particulièrement celles qu'on appelle « *secrètes* » et qui, à Moscou au moins, ne s'ouvrent que devant lui : si vous entendez un historien occidental médire d'archivistes ex-russes, soyez sûr que c'est parce qu'il s'est heurté à l'incorruptibilité de certains.

C'est aussi le dollar qui est à l'origine de ce qu'on peut appeler une « *préférence impériale* », puisqu'il permet d'autoriser, moyennant des sommes élevées, la consultation des archives secrètes — celles du KGB notamment -- à des gens incompetents dans ce domaine mais qui sont introduits par une firme ou une institution qui a pignon sur rue et le portefeuille ouvert.

C'est enfin le dollar également qui est à l'origine de la crédibilité que l'on accorde (et qu'on diffuse par voie médiatique), aux vieux assassins professionnels, menteurs par formation et par nécessité -- que l'on ne critique pas dans l'édition de leurs souvenirs, au moins autant parce qu'il ne faut pas nuire à leur crédibilité, donc à leur rentabilité que par ignorance pure et simple. Sans doute considère-t-on chez certains éditeurs qu'il suffit d'être un tueur pour être intéressant et que les tueurs ne peuvent dire de mensonges !

Les informations qu'un John Costello, brillant spécialiste des « *affaires* » d'espionnage, extrait des archives d'Orlov, sont à certains égards affligeantes de médiocrité simplement parce qu'elles l'obligent à se mouvoir en terre inconnue. Elles sont du coup aussi étroites que son horizon politique et minces que ses connaissances de départ. Comment cet homme qui, de toute évidence, ne sait rien de ce que furent et de ce que signifèrent les Journées de mai 1937 à Barcelone dans l'histoire du monde et celle du stalinisme, pourrait-il déceler les éléments nouveaux d'information et d'interprétation que comportent là-dessus les papiers d'Orlov ?

Et il est aussi désolant de constater que le couple Schecter, ceux qui ont interrogé Soudoplatov, révèlent eux aussi en permanence leur ignorance. Rien d'étonnant dans ces conditions qu'ils avalent les fables du vieillard qui est devant eux : il ne leur dit que rarement des fragments de vérité mais, la plupart du temps, quand il ne fabule pas purement et simplement, il bricole ses souvenirs et quelques autres. Comment ceux qui l'interrogent s'en apercevraient-ils, s'ils n'ont pas à l'avance des points de repère solides sur ces questions et en particulier une solide connaissance des archives concernées ?

Enfin, il faut le souligner vigoureusement, le conditionnement le plus lourd dans le type de société — ou les débris de société -- sur laquelle règne Boris Eltsine est évidemment avant tout politique. On le ressent parfois de façon hallucinante. Les hommes qui ont à « *présenter* » ces documents en Occident ne connaissent pas les nuances de la politique d'appareil et ne tressaillent même pas quand ils s'aperçoivent -- bien avant leur lecteur -- qu'on a torturé pendant des mois en URSS des tueurs du GPU, dans la prison du GPU, pour leur faire avouer qu'ils n'avaient pas tué Lev Sedov !

Toute l'œuvre « *historique* » du général Volkogonov est la meilleure illustration de ce que nous venons d'écrire. Cet ancien officier politique stalinien devenu l'homme de confiance de Boris Eltsine, est le

meilleur exemple du rôle assigné en URSS par l'« *histoire* », c'est-à-dire l'histoire officielle -- car c'est là que l'on est revenu. Dans le temps où la maison *Progres* annulait le contrat qui la liait à *Fayard*, de façon d'ailleurs avantageuse, pour publier la traduction de ma biographie de Trotsky, il y trouvait, lui, place, sans peine, pour le même titre. Pour Volkogonov et son patron, ce dont il s'agissait, c'était en effet avant tout de détruire, moralement et politiquement, Lénine et Trotsky.

Certains parlent aujourd'hui de la mondialisation de l'économie. Je suis tenté ici de parler de la « *mondialisation de la calomnie* ». Car si les auteurs russes officiels se contentent souvent de suivre le modèle de l'école historique américaine de « *guerre froide* », il est des auteurs occidentaux pour imiter les uns et les autres.

Deux ouvrages se distinguent ici par la publicité dont ils ont bénéficié, sur les mêmes thèmes simplistes auxquels s'ajoute, de façon obligatoire pour l'Occident, celui de la proximité entre bolchevisme / communisme et nazisme / fascisme.

Il ne manque pas d'intérêt de relever qu'aucun de ces auteurs n'est un des spécialistes des questions qu'il s'est mis à traiter dans le nouveau courant de la mode.

L'un des deux est connu et reconnu comme un grand historien : c'est François Furet, un ancien membre du Parti communiste français, auteur d'analyses novatrices, sinon géniales, sur l'histoire de la Révolution française et qu'on a découvert avec stupeur sur les sentiers de l'historiographie communiste de la Guerre froide, ce à quoi rien ne le prédestinait, même pas sa qualité de professeur à l'université de Chicago.

On se demande, à le lire, où il a trouvé le temps de réunir une documentation sur l'immense sujet qu'il traite, bien qu'il s'y soit intéressé, au moins en amateur, toute sa vie, dans un sens puis dans l'autre. Les mauvaises langues murmurent qu'il aurait bénéficié de fiches de lecture de l'équipe de recherche groupée autour de Stéphane Courtois et de *Communisme*, un groupe et une revue qui doivent beaucoup à la bienveillante protection de M. Charles Pasqua, président du riche conseil général des Hauts-de-Seine, lequel ne semble pas s'être auparavant beaucoup intéressé à l'histoire.

L'autre est aussi une sommité universitaire. L'Américain Stephen Koch, bourré de talents, dit sa publicité, est connu comme critique littéraire et romancier, dirige à l'Université de Columbia le département de l'Écriture. Il est sûr de lui et tranchant, charmeur aussi. Pourquoi celui-là s'est-il mis en tête d'écrire un livre sur les intellectuels face aux agents de Moscou et, du coup, à travers une série d'épisodes de la vie de Willy Münzenberg, de retracer l'histoire d'une période décisive de l'histoire de l'Internationale communiste ? Voilà qui reste à comprendre.

La publicité dont il a bénéficié, l'accueil fait par les media, lui, ne surprennent pas. Par l'establishment, et même la couche supérieure de l'establishment à laquelle il appartient, Stephen Koch a toutes les possibilités de trouver, quand il en a besoin, témoins et flatteurs. Mais que direz-vous, mes collègues et amis historiens rompus aux interminables séances d'archives et de microlecteurs, à la rude joute devant un séminaire attentif, quand vous l'aurez entendu assurer avec la désinvolture des grands de ce monde de la culture que « *la conversation est une arène de la création* » ?

Car l'histoire, Stephen Koch, n'est pas une création au sens où vos pareils l'entendent dans les salons. Ne l'avez-vous vraiment pas senti dans le petit cimetière de l'Isère où repose Willy Münzenberg ?

Nous laissons la parole dans les pages suivantes de ce numéro spécial à ceux des nôtres qui ont rendu compte des livres que nous avons évoqués ci-dessus, L'Américain Paul Siegel, le Russe Sacha Pantsov et moi-même pour deux des ouvrages de Dimitri Volkogonov, *Trotsky et Lénine*, édition américaine, sous des formes diverses, et moi-même pour l'édition russe du *Lénine* de Volkogonov. Michel Wattignies a

parlé du livre de François Furet et moi de celui de Stephen Koch, le dernier en date de ces chefs d'œuvre qui seront vite oubliés.

Nous avons joint aux critiques de ces différents ouvrages, celle du premier livre scientifique consacré à un personnage de la nomenklatura internationale du stalinisme par un ancien historien communiste qui n'est pas un renégat, la biographie de Palmiro Togliatti par Aldo Agosti. C'est un peu injuste. Il y a bien des critiques à formuler à son endroit, mais alors que les ouvrages précédents avaient en commun de retourner en arrière, celui d'Agosti, lui, va de l'avant et s'approche d'une vérité historique relative pour toute une partie de la période qu'il couvre. Mais si nous n'en parlions maintenant, nous étions réduits à n'en parler que beaucoup plus tard. Alors nous n'avons pas hésité.